

Nuits blanches
et gros câlins

Matteo Bussola

Nuits blanches et gros câlins

Journal de bord d'un jeune père

Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont

KERO

Titre de l'édition originale :
Notti in bianco, baci a colazione
Publiée par Giulio Einaudi editore

© Matteo Bussola, 2016
© Éditions Kero, 2017, pour la traduction française

Ouvrage publié avec l'accord de Laura Ceccacci Agency SRL

ISBN 978-2-36658-303-8

À elles

Mon travail, c'est d'être père.

Mon métier, de dessiner des BD.

Par passion, j'écris.

Le métier de la BD, je l'ai appris en dessinant.
Le travail de père, en le faisant, mais avec trois excellents professeurs : mes filles, qui ont maintenant neuf, cinq et trois ans. Quant à l'écriture, en un certain sens, elle a toujours été là.

Ici, j'ai mis toutes ces choses ensemble, même si, pour une fois, j'ai choisi de ne dessiner qu'avec les mots.

Ce livre est une sorte de journal de bord. J'y ai réuni des récits, des chroniques, des réflexions, des instantanés quasi quotidiens des progrès de mes petites mais aussi, par ricochet, de mon développement

personnel. Il raconte comment la paternité a fait de moi un homme meilleur, plus courageux professionnellement, plus attentif en tant que compagnon, plus fatigué, aussi, mais d'une fatigue partagée, de cet épuisement qui s'empare parfois de tous ceux qui tentent de construire quelque chose à deux.

Virginia, Ginevra et Melania sont les verres de myope à travers lesquels j'observe le monde. La vision qu'elles m'offrent me permet de poser un regard neuf sur tout, même sur ce que j'ai été avant elles. Je crois qu'on appelle ça « mettre les choses en perspective ». Les perspectives nous apprennent à tracer des lignes d'horizon, à comprendre que toute chose change selon le regard qu'on décide de porter dessus, et que les évolutions les plus improbables sont parfois le fruit d'un élan que nous avons commencé à prendre à notre insu. Il faut juste vaincre notre peur de sauter, une fois le moment venu. Mon saut à moi a été la paternité.

Ce que j'ai découvert, entre autres, c'est que la nature de ma peur s'est modifiée au fil des ans. Le fait d'avoir des enfants cristallise nos craintes tout en les sublimant : une flamme qui nous guide et que nous devons alimenter, plutôt qu'un feu qui nous brûle. Ce travail, il nous faut le faire dans l'ombre, les yeux grands ouverts, comme si un trop-plein de vie nous empêchait de les fermer et nous rendait insomniaques à jamais.

Dans ma vie d'insomniaque, je suis père, fils, ami, cuisinier, guitariste, jardinier, dessinateur, amant, préposé à la vaisselle, constructeur de tours en cubes, et un tas d'autres choses, au quotidien, mais pas toujours dans cet ordre. J'ai compris que la première de ces fonctions était la seule qui me contienne tout entier ; chaque jour, elle m'enseigne quelque chose, et chaque leçon que j'apprends enrichit toutes les autres facettes de ma personnalité. Mes filles me nourrissent et me rappellent qu'être père, ça signifie vivre en équilibre entre responsabilité et moments d'abandon, entre force et tendresse, que c'est valable pour tout, et que tout le reste en découle.

Hiver

Le poids de l'éléphant

C'était en janvier 2007, un samedi, comme aujourd'hui, le ciel était bas et chargé de nuages.

J'étais à l'hôpital, je regardais les médecins passer, les robes de chambre, les distributeurs de café, et cette première paternité me donnait l'impression que la scène ne me concernait pas, qu'elle faisait partie de la vie d'un autre.

C'était le soir, je me trouvais dans la salle d'attente, où je ne voyais personne fumer. *Au cinéma, ils fument toujours*, me suis-je dit, *alors que moi, non*. Ce qui contribuait à me faire percevoir les choses de façon irréaliste, au ralenti, comme à travers un filtre.

Ce filtre, c'était moi. Mon ancienne conception de moi-même, mon ancienne vie, mon ancienne idée de tout, tout ce qui était sur le point de changer et que je sentais peser sur moi tels ces nuages froissés et gonflés.

Paola paraissait tranquille, alors que je ressemblais à un ivrogne avant le verre de trop. Je marchais, cotonneux, flottant, et mon sourire hébété me donnait sans doute un air serein, à la limite de l'inconscience, ou bien un air débile.

L'infirmière a commencé par nous dire 20 heures, puis 21 heures, puis 22 heures, puis 23 heures, ensuite ça n'a plus fait aucune différence.

Au cours de cette nuit-là, longue, interminable, j'ai affronté toutes mes peurs en une seule fois, toute mon impuissance, toute mon inquiétude, et puis l'adrénaline est retombée. Une joie sous pression s'est alors libérée en moi, envahissant mes sens, presque rageuse.

Et voilà, je me rends compte à présent que je n'ai pas envie de décrire la situation, la terreur, la force qui s'est exprimée et dont j'ai été le témoin. Parce que ce n'est pas possible, ou parce que je ne suis pas assez doué pour les formuler. Et aussi parce que ces choses-là sont si personnelles qu'elles diffèrent pour chacun ; si bien que mon expérience, en fin de compte, ne sera jamais que celle-là : la mienne.

Voici, donc, ce que je voulais dire (c'est d'ailleurs la raison d'être de ce texte que je suis en train de

taper à la hâte sur mon iPad tout en préparant les petites pour l'école, elles qui l'ont justement inspiré) : selon moi, il n'y a que deux phases décisives dans la vie d'un homme, l'avant et l'après.

L'après est différent pour chacun d'entre nous. Je connais des gens pour qui il a consisté à se séparer, et des gens qui se sont en revanche mariés. Certains ont trouvé le travail de leurs rêves, d'autres en ont simplement trouvé un ou bien sont partis en Haïti avec Médecins sans frontières. Un jour, j'ai parlé avec un vieux monsieur que j'ai eu envie de prendre dans mes bras pendant toute la conversation ; il m'a raconté cet après qu'a représenté la libération par les Américains et m'a dit que certaines choses annulent tous les après, anéantissent l'avenir.

Quand vous devenez père, votre après, c'est que vous pesez soudain trois kilos et demi de plus (environ). Dès le premier instant, vous comprenez que cet après sera définitif, que cet événement unique dans votre vie marque un point de non-retour. En dépit de votre volonté et de tous vos efforts, cet après ne changera pas, quoi que vous fassiez de votre avenir.

En contrepartie, il vous changera vous. Il est déjà à l'œuvre d'une manière que vous ne sauriez décrire mais que vous sentez dans vos bras et dans vos jambes : il s'agit d'une véritable métamorphose.

Moi, des kilos en plus, j'en ai maintenant une soixantaine. Je les accompagne tous les jours à

l'école, et tout le reste. Je me déplace comme un éléphant et non plus comme une gazelle.

Mais il n'en demeure pas moins que la gazelle se lève tous les matins parce qu'elle sait que le lion... Et que le lion se lève tous les matins parce qu'il sait que la gazelle...

L'éléphant, lui, s'en fiche. Il ne fuit ni ne poursuit personne. L'éléphant se lève même s'il n'a dormi que deux heures et s'acquitte de sa tâche, en sachant que c'est précisément en tant qu'éléphant qu'il arrive à tout mener de front. Il se lève quand il le doit et se déplace lentement, même dans les magasins de porcelaine.

Mais quand il se déplace, il ne le fait ni pour les lions ni pour les gazelles.

Il le fait parce que sa vie a commencé au moment où il est devenu éléphant. Elle a commencé *après*. Or cet après-là, celui de l'éléphant, c'est le seul au monde qui soit aussi un *avant*. C'est l'avant définitif, l'avant tout, le début et la conclusion à la fois. Et même, c'est la seule expérience qui abolisse tous les avant, tous les après, et transforme tout en *pendant*.

L'éléphant vit seulement le présent et sait que son présent a un poids, il le sent dans ses bras et dans ses jambes. Dans son dos aussi.

Et c'est là sa force. Toute celle dont il a besoin. Celle dont rêvent les gazelles et les lions.

*Pourquoi les enfants
doivent aller à l'école*

Nous sommes en voiture. J'accompagne Ginevra et Melania à la maternelle, après avoir déposé Virginia à l'arrêt de ramassage scolaire.

— Papa, pourquoi ils doivent aller à l'école, les enfants ?

— Parce qu'il le faut, Ginevra.

— Oui, mais pourquoi il le *faut* ?

— Parce que c'est leur travail. Le travail des mamans et des papas, c'est de travailler. Et celui des enfants, c'est d'aller à l'école.

— Alors si on travaille, pourquoi ils nous donnent pas de sous ?

— Mais voyons, ils vous en donnent, bien sûr qu'ils vous en donnent ! Sauf que c'est nous qui les gardons, nous, les mamans et les papas. Et puis quand vous devenez grands, on vous les rend.

— Papa, combien de sous ils nous donnent ?

— Bah, un peu. Surtout aux bons élèves.

— Plus qu'un euro ?

— Euh... oui oui, beaucoup plus.

— Combien ?

— Dix euros.

— DIX EUROS ? Mais ça fait plein de sous !

— Eh oui.

— Papa, quand on rentrera à la maison, tu me les feras voir, mes sous ?

Heureusement que je n'ai pas dit cinq cents euros.

— D'accord, Ginevra. Quand on rentrera, je te les montrerai.

— Et toi aussi, papa, ils te donnent des sous pour ton travail ?

— Oui, bien sûr.

— Dix euros aussi ?

— Non non, à moi, ils m'en donnent plus. Parce que je suis grand.

— Combien ?

— Vingt euros.

— VINGT EUROS ? Mais alors t'as plein d'argent ! T'es très très riche !

— Non, Ginevra, vingt euros, c'est pas plein d'argent.

— Mais t'es quand même très très riche, hein ?

Je la regarde dans le rétroviseur. Je vois ses yeux qui rient. À côté d'elle, Melania est en train de suçoter une socquette antidérapante.

— Oui.

La fête d'anniversaire

Paola est en déplacement, les deux petites sont chez leurs grands-parents, Virginia et moi sommes seuls à la maison.

Hier, je l'ai accompagnée à l'une de ces terribles fêtes d'anniversaire, celle de Marianna, une de ses camarades de classe. Elle avait lieu dans le sous-sol du foyer, que le prêtre met gentiment à disposition de ses ouailles. L'atmosphère y était digne de la série *Freddy* : deux mètres sous plafond à peine, des soupiraux en guise de fenêtres, de tristes festons accrochés aux murs, une inscription de traviole qui disait « Joyeux anniversaire Mar a na », parce que les enfants en avaient déjà arraché deux lettres. Les mamans s'entassaient tels des lapins en batterie dans un coin de la pièce, à côté d'une petite table avec des chips et autres croustilles.

Quand nous sommes arrivés, j'ai découvert que j'étais le seul papa : elles m'ont dévisagé comme si un hussard ivre et nu comme un ver avait fait irruption au milieu de leur crèche de Noël. Ça n'a duré qu'un instant, car en général les mamans me trouvent sympathique. Au bout de trois minutes, Maria Carla me parlait de ses problèmes de cervicales, la mère de Mattia me disait que je ressemblais à machin... mais si, lui là, bref, t'as compris ! Et celle de Marianna m'apportait un sandwich au saucisson.

Plutôt mourir. Je m'obstinais à garder mon écharpe et mon blouson, dont je n'avais même pas ouvert la fermeture Éclair – c'était une sorte de signal international signifiant « Je vous confie ma fille et je reviens la chercher, vous faites pas d'illusions, j'ai laissé le moteur de ma voiture allumé et il y a un cadavre dans mon coffre ». Rien à faire. J'ai dû rester une demi-heure et subir une conversation effroyable à laquelle j'aurais préféré des coups de perceuse chauffée à blanc sur mes durillons.

Et puis au meilleur moment, celui où je disais au revoir à Virginia en lui murmurant « Amuse-toi bien, je viens te chercher à 7 heures », voilà que le père de Marianna est arrivé, les bras chargés de plateaux ; il m'a lancé un regard pire que celui d'un chien errant et galeux sous une giboulée de mars, dont le sens était très clair : « Où tu vas, putain ? Tu peux pas me laisser seul avec elles ! Il y a un pacte de sang qui unit les mâles du monde entier, tu le sais, espèce de salaud, allez, faisons face à l'adversité en vrais frères. » Mon regard à moi disait : « Mon cul, cette fête c'est la tienne, et c'est aussi ta fille ; moi, j'avais déjà une autre fête hier, chez moi, et je ne me souviens pas de t'y avoir vu, mon salaud ; tu devrais plutôt être reconnaissant que je te fasse pas de croche-pied en envoyant valser tous tes petits sandwiches avec leurs petits drapeaux. » Ses yeux m'ont répondu : « Quand même, ça se fait

pas, pourquoi tant d'acharnement, ça arrive à tout le monde de commettre une erreur, et d'ailleurs j'étais même pas au courant de ta fête, ma femme me dit que ce qu'elle veut, elle a caché le mot d'invitation, pardon. » Il m'a eu par les sentiments : je me suis approché pour prendre la moitié de ses plateaux, et quand nous les avons posés sur la table, il m'a souri et donné un coup de coude, complice :

— On se boit une petite bière ? Hein ? Hein ?

À peine avait-il prononcé le début du mot « biè... » que déjà nous sentions la bourrasque soulevée par vingt-quatre mamans se tournant brusquement vers lui, l'œil furibond, comme s'il avait blasphémé à l'église. « De la bière à une fête d'enfants, tu as proposé ça, honte à toi ! » disaient les vingt-quatre regards accusateurs. Là-dessus, j'ai attrapé la balle au bond, je lui ai posé une main sur le bras, fraternel, et je lui ai dit :

— Écoute, je te remercie, mais j'ai une soupe sur le feu chez nous, et en plus il faut que je fasse les courses.

Les quarante-huit pupilles ont alors scintillé d'émotion. Je suis sorti en roulant des mécaniques, caressé par quarante-huit battements de cils de mamans qui venaient d'entendre le mot « soupe » prononcé par un mâle de Vénétie, dans une phrase autre que : « Alors, elle est prête, la... ? »

J'ai de nouveau dit au revoir à Virginia en l'embrassant sur le front et je suis sorti dans l'air frais. Alors que je marchais vers ma voiture, un gamin m'a lancé un pétard, qui m'a fait sursauter si fort que j'ai failli tomber. Je n'ai pu m'empêcher de penser que ce maudit père m'avait envoyé un tueur à gages en guise d'avertissement : « Reviens sur tes pas, disait ce pétard, ou ça va mal se terminer, rappelle-toi qu'on a ta fille ! »

Mais je ne me suis pas laissé intimider, je suis monté dans ma voiture avec détermination, j'ai démarré et je me suis rendu à la supérette, où j'ai fait les courses comme un vrai homme. Puis je suis rentré à la maison, j'ai lavé la vaisselle, répondu à trois mails, nourri les chiens, et il était déjà l'heure d'aller chercher Virginia.

— Tu t'es bien amusée ? ai-je demandé en lui enfilant son manteau.

— Oui, papa. Tu me prépares une pizza ce soir ?

— La pâte n'aura pas le temps de lever, mais je te la fais demain, promis.

Elle a souri, nous avons salué tout le monde et grimpé l'escalier à la hâte, tandis que les yeux de Maria Carla nous imploraient (« Emmenez-moi avec vous, même si c'est dans le coffre avec le cadavre ! ») et que la mère de Marianna rabrouait son mari, qui venait de manger le dernier sandwich au saucisson sans en demander la permission.